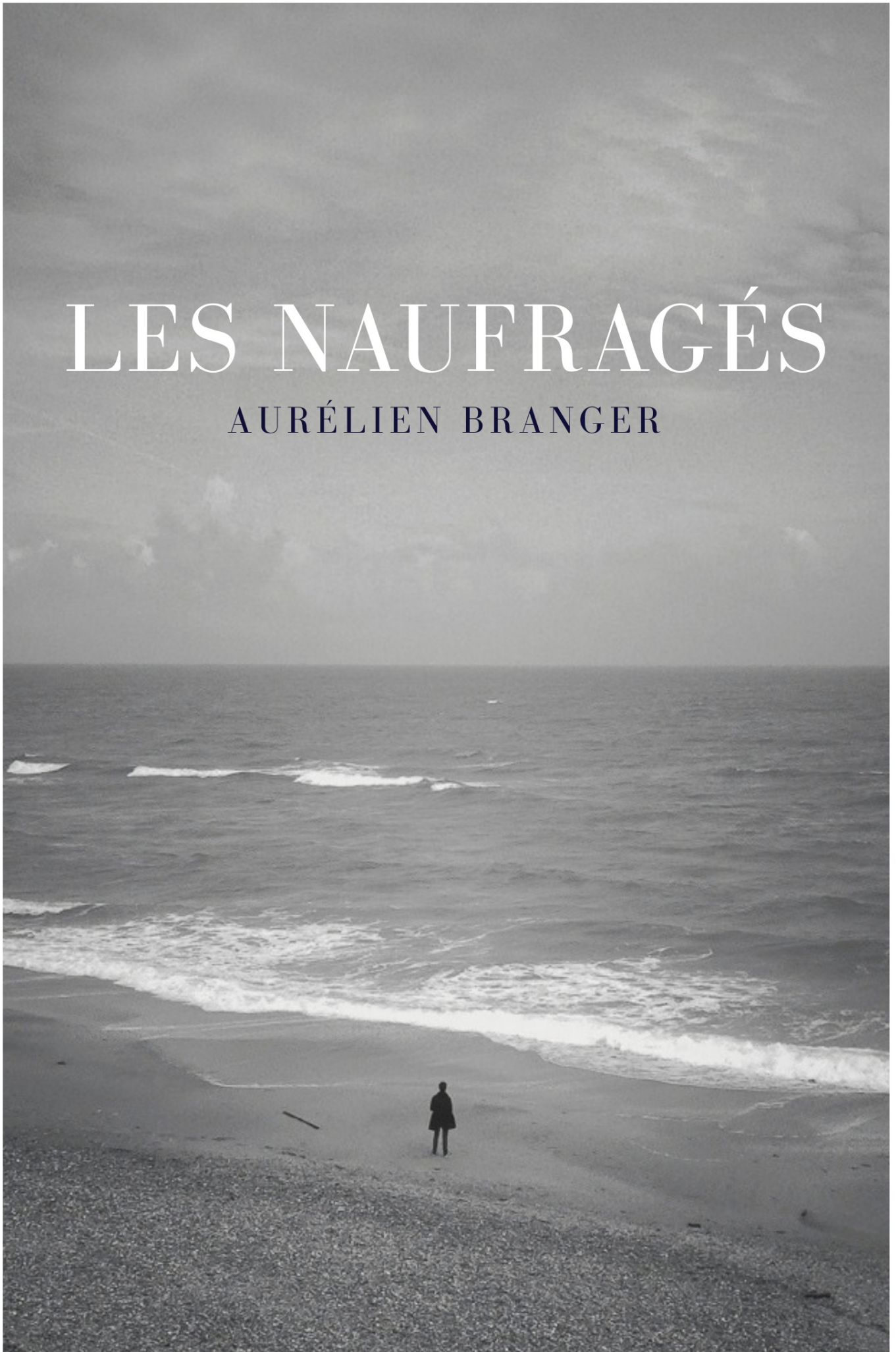


LES NAUFRAGÉS

AURÉLIEN BRANGER



Aurélien Branger

Les Naufragés

© Aurélien Branger, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1901-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'auteur : la plupart des chapitres débutent avec une musique ou une chanson. Il est possible, selon les préférences de chacun, de les écouter avant, pendant, ou après la lecture pour s'imprégner de l'ambiance du chapitre.

Pour accéder à la playlist, flashez le code ci-dessous :



Proscrit, j'entendis une voix douce et feutrée murmurer à mon oreille, « Tout va bien. Tout va bien Léo, je suis là ».

1.

The Verve – Bitter Sweet Symphony

Je demeurai immobile, regard perdu dans le vague. Le brouhaha incessant, ricochant sur les hautes voutes en pierre blanche du hall d'entrée de La Sorbonne, rendit mes pensées extrêmement confuses. En cette semaine de rentrée universitaire, le lieu ressemblait à une véritable fourmilière. Les étudiants, nouveaux et anciens, remplissaient le moindre centimètre carré du campus. Homère et Archimède, les deux gardiens du temple, m'observaient en silence du haut de leur socle, comme impatients de connaître mon sort.

Face à moi, les résultats de rattrapages de fin d'année. Après deux longs mois d'attente, ils étaient enfin là. Affichés derrière ce plexiglass. Tentant de faire abstraction de l'agitation ambiante, je pris une profonde inspiration puis collai mon doigt, le glissant lentement à la recherche de mon nom. Il me fallut plusieurs allers-retours et des secondes interminables avant de repérer la ligne sur laquelle il apparaissait. Mon cœur s'emballa subitement. Le point final de toutes ces années d'études se dressait face à moi. D'un coup d'œil, je reconnus ces trois lettres « ADM », signifiant l'admission au second semestre et ainsi la validation de mon année. Je réitérai le geste trois ou quatre fois afin d'être sûr de ne pas me tromper de nom et de ligne. Si j'aperçus que ma moyenne générale était légèrement supérieure à 10, le détail des notes m'importait peu. Durant mes six années de droit, j'avais toujours réussi mes semestres de justesse. Et une nouvelle fois, la règle ne fit pas exception. Mais paradoxalement, le soulagement fit rapidement place à un mélange de sentiments, à commencer par celui de l'angoisse. Je ne pus m'empêcher de me demander, « Et maintenant, je fais quoi ? ».

J'avais envisagé, dans un premier temps, d'embrasser la carrière d'avocat. Mais ce projet avait rapidement été anéanti par mes diverses expériences en cabinet. Il était en effet courant, pour un stagiaire, de faire des semaines de soixante-quinze heures, de travailler le dimanche jusqu'à pas d'heure ou encore de dormir prostré sous son bureau pour optimiser au maximum son temps de travail. À l'extrême opposé, le stagiaire pouvait être considéré comme un jeune idiot inexpérimenté dans le monde du droit, uniquement capable d'accueillir les clients, d'apporter les cafés et de photocopier l'ensemble des dossiers. Il arrivait même qu'il soit demandé aux étudiantes stagiaires de se teindre les cheveux en

blond ou brun en fonction des préférences des clients – si les années #Meetoo avaient fait évoluer les consciences dans de nombreux domaines, certaines pratiques, que l'on pensait d'un autre temps, avaient encore la vie dure ; les quelques courageuses qui avaient refusé de se soumettre s'étaient vues renvoyer sur le champ, dans l'impossibilité de terminer leur stage et d'en trouver un autre.

L'inscription en doctorat, quant à elle, m'avait à peine effleuré l'esprit : je n'avais pas le courage d'entamer un nouveau diplôme et surtout, je ne me voyais plus vivre en situation précaire. Il suffisait de regarder les jeunes chargés de TD doctorants pour se rendre compte que leur vie était devenue un enfer à partir de l'instant où ils s'étaient engagés dans ces travaux de recherches. À devoir jongler entre la préparation des cours – qu'ils élaboraient entièrement sous la direction dictatoriale des professeurs –, et la rédaction de leur manuscrit – pour laquelle ils essuyaient les traumatismes vécus par leurs directeurs de thèse pendant leurs propres recherches. Il m'était déjà arrivé, au détour d'un couloir, d'apercevoir une doctorante en pleurs car son directeur de recherches venait de déchirer, sous ses yeux, une centaine de pages issue de son travail sous prétexte que – le tout dit d'un air dédaigneux : « Ce n'est pas bon. Mon directeur de thèse me l'a fait, je te le fais donc pour que tu comprennes ». Un acte d'une violence intellectuelle inouï.

Enfin, ma dernière expérience, que j'avais effectuée en *start-up*, s'était soldée par un échec cuisant. Derrière l'idéal que ces sociétés avançaient de travailler dans une ambiance jeune et détendue au milieu de bornes d'arcade et de baby-foot, et où la tenue vestimentaire importait peu – à peu de chose près que porter les dernières *sneakers* apparaissait comme un signe de *coolitude* absolu –, se cachait un véritable rouleau-compresseur où il était possible de travailler jours et nuits en contrepartie d'un salaire moyen proche du RSA. Cette fragilité économique justifiait ainsi pour ces sociétés de faire appel, pour plus de la moitié de leurs postes, à des stagiaires. Véritable caricature de l'entrepreneur quarantenaire hipster, cheveux grisonnants et barbe parfaitement entretenue à l'huile végétale, mon responsable m'avait promis monts et merveilles et même un CDI si je ne comptais pas mes heures. Le mirage s'était bien évidemment peu à peu estompé, faisant place à un pauvre pot de départ de fin de stage où, entre l'ouverture d'un sac contenant une mini plante grasse et la lecture d'une carte postale clairesmée de mots maladroits se voulant bienveillants, ce même responsable, ne pouvant s'empêcher de jouer avec son appendice capillaire, m'avait glissé à l'oreille : « Avec l'IA, nous n'avons plus besoin de juristes ».

Je me sentis alors soudainement démunie face à l'avenir incertain qui se

dessinait devant moi. J'en voulus au modèle universitaire. Bien que louable pour son système prônant l'égalité des chances, le monde universitaire avait la faculté de vous faire sentir que vous n'êtes qu'un étudiant parmi tant d'autres. Qu'il y en avait avant, qu'il y en aura après. Que vous êtes "de passage". Si la coutume américaine, mettant à l'honneur les étudiants titulaires d'un diplôme avait déjà investi les écoles privées, elle avait du mal à s'imposer aux universités. Il ne s'agissait peut-être pas de grand-chose, mais cette cérémonie avait au moins le mérite de vous faire sentir, pour une journée, que vous aviez réalisé quelque chose de grand. Et ce jour-là, j'en avais grandement besoin. Je ressentis un goût amer, un sentiment d'inachevé. L'impression de subir une rupture brutale sans explications et motifs valables. Comme une porte que l'on vous claque à la gueule après vous avoir balancé vos dernières affaires. Je me retrouvai, en l'espace de quelques minutes, seul face aux défis du monde sans être prêt à les affronter.

Jetant un dernier regard aux résultats, l'angoisse s'évapora pour laisser place à la nostalgie. Je me remémorai alors ces années passées dans les amphithéâtres à suivre plus ou moins sérieusement les cours où chacun avait sa place attitrée. Où l'on avait pu rêvasser, rigoler ou préparer les TD en faisant mine de noter le moindre mot sortant de la bouche du prof. Ces instants éphémères passés dans les couloirs où, entre deux cours, l'on racontait nos vies et nos inquiétudes sur les examens à venir. Où l'on prenait plaisir à critiquer tel ou tel prof sur la façon dont il saquait les étudiants ou sur sa soi-disante incompetence. Mon dernier regard vers le plexiglass puis le hall d'entrée fut un regard d'au revoir, un regard d'adieu. Une page se tourna définitivement.

Alors que je tentai de me faufiler vers la sortie, une main me retint par l'épaule, « Hey mec. Alors comme ça tu me snobes ? ». Tournant la tête, j'aperçus Seb, souriant. Seb était l'archétype de l'étudiant parisien en droit. Je le connaissais depuis quelques années et l'avais toujours vu vêtu d'un costard, porte-documents sous le bras. Il faisait partie de ces étudiants qui, à peine entrés à l'université, se voyaient déjà avocats dans de grands cabinets parisiens. Si cette attitude me paraissait risible – bon nombre de ces étudiants, confrontés à la réalité des études, ne finissaient même pas leur licence, elle collait parfaitement au personnage. Seb avait tout du mannequin sorti tout droit des magazines de mode : grand, visage légèrement carré avec quelques traits fins, cheveux blonds impeccablement coiffés en arrière – absolument rien ne dépassait, et des yeux d'un bleu persan profond. Il aimait particulièrement raconter ses exploits où, en

soirée, il draguait des filles en se faisant passer pour un avocat défendant les intérêts d'entreprises du CAC40. S'il était possible de lui donner facilement la petite trentaine, ce monde élitiste n'avait pas de secrets pour lui. Grand pénaliste, son père était surtout connu pour sa capacité à faire acquitter l'ensemble de ses clients. Les grands hommes d'affaires et les politiques se précipitaient à son cabinet au moindre soupçon de scandale sexuel, de détournement de fonds ou de fraude fiscale. La majorité de ses dossiers faisait la Une de l'actualité. Le dernier en date concernait le grand attaquant vedette du club de football de la capitale impliqué dans une affaire d'agression sexuelle et d'extorsion. Il se disait même que certains hommes d'État africain venaient à son cabinet avec des valises remplies de diamants. Si Seb s'était retrouvé à faire des études de droit, c'était pour suivre les traces de son père. Mais en réalité, le droit pénal l'ennuyait et il ne se sentait pas l'âme de défendre des criminels. Ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était les affaires, le *business*. Il préférerait traîner avec des Steve Jobs, Jeff Bezos ou Elon Musk plutôt qu'avec des Nordahl Lelandais ou Patrick Balkany.

— Tu as validé ? Comment tu as fait ? », me demanda-t-il, surpris par mes résultats.

— Je ne sais pas... peut-être un peu de chance ? », répondis-je ironiquement, comme s'il était possible de mettre sur le dos de la "chance" les nuits blanches passées à réviser. « Et toi alors ?

— Je ne sais pas qui a corrigé mais il avait de la merde dans les yeux... J'ai encore été saqué... Comme d'hab quoi.

Seb avait toujours eu cette tendance à ne pas comprendre comment les autres pouvaient réussir mieux que lui. Son attitude condescendante donnait l'impression qu'il valait mieux que tout le monde et que s'il échouait, c'était parce qu'il n'était pas compris et surtout, parce qu'on – le système – ne voulait pas qu'il réussisse.

— Tu vas repiquer ?

— Je ne pense pas... J'en ai marre de la fac et de toutes ces conneries. De toute façon, ça sert à rien. J'ai surtout envie de me casser d'ici. Et puis, je suis sur un autre plan là.

À l'écouter, Seb avait toujours de bons plans pour se faire de l'argent facile. C'était le genre de type qui pouvait proposer des placements financiers obscurs afin d'être exonéré d'impôts – en restant bien évidemment le plus vague possible sur le montage fiscal –, ou qui pouvait vendre des produits de santé – soi-disant magiques – à base d'*aloe vera* provenant de sociétés de vente pyramidale. Par curiosité – et surtout par besoin d'argent –, j'avais un jour accepté d'aller avec

lui à une cession de recrutement. J'avais été effaré de voir toutes les conneries que l'on pouvait débiter pour faire croire à un public captif ne demandant qu'à changer de vie, qu'en l'espace de trois mois, ils multiplieraient leur salaire par cinq ou dix. Le maître de cérémonie repérait les plus crédules et leur en mettait plein la vue, évoquant comment, parti de rien, il vivait désormais dans une villa à Miami, avec yacht privé et Porsche électrique dernier cri. Mais malgré tous ces bons plans, Seb revenait toujours à la fac, cachant ses échecs cuisants.

— Il faudrait justement que l'on se voie un de ces jours. D'ici quelques semaines je devrais être plus dispo. Tu m'appelles ?

Pris par un mouvement de foule, j'eus à peine le temps d'acquiescer. Le voyant s'éloigner, je lui fis un geste de la main afin de le saluer et pris la première sortie accessible. Je me retrouvai alors rue Cujas, face à la bibliothèque du même nom. Saisi par le froid, je fermai mon manteau et enroulai mon écharpe. Les températures étaient particulièrement fraîches en cette mi-septembre. Les arbres n'arboraient déjà plus leurs robes verdoyantes, conséquence d'un été caniculaire précoce et d'un hiver prenant presque le pas sur l'automne. Malgré les alertes scientifiques et les annonces de politiques environnementales, les émissions de gaz à effet de serre continuaient d'augmenter et amplifiaient le dérèglement climatique – ce que certains continuaient à contester, arguant d'un cycle naturel de la Terre. L'été indien, tant apprécié à cette période de l'année, n'était plus qu'un lointain souvenir.